

Un parallèle intéressant à propos du Trisagion entre le Mursid de Yahya Ibn Garir XIe s. et le Livre des 10 chapitres de Thomas de Kfartab XIe s. / Ray Jabre Mouawad. — Extrait de : Parole de l'Orient : revue semestrielle des études syriaques et arabes chrétiennes : recherches orientales : revue d'études et de recherches sur les églises de langue syriaque. — vol. 28 (2003), pp. 537-550.

Titre de couverture : Actes du IIum syposium syro-arabicum, Sayyidat al-Bir, septembre 1998, Etudes arabes chrétiennes. t. 2. — Bibliogr.

Comporte des textes en arabe.

I. Trisagion. II. Eglise maronite — Liturgie. III. église jacobite.

PER L1183 / FT143881P

UN PARALLÈLE INTÉRESSANT
À PROPOS DU *TRISAGION* ENTRE LE «MURŠID» DE
YAḤYĀ IBN ĞARĪR (XI^e s.)
ET LE «LIVRE DES 10 CHAPITRES» DE THOMAS DE
KFARTĀB (XI^e s.)

PAR
Ray JABRE MOUAWAD

Introduction	538
A. Présentation des deux Auteurs	538
B. Le parallèle: une tradition apocryphe	540
C. La comparaison des deux versions	543
D. Origine et explications de cette tradition apocryphe et son usage chez les Syriaques jacobites et les Maronites	546
Conclusion: La popularité du Trisagion dans les fresques du Liban	548

INTRODUCTION

Le parallèle entre les œuvres de Yaḥyā Ibn Ǧarīr et de Thomas de Kfarṭāb, deux auteurs du XI^e siècle, l'un syriaque jacobite et l'autre maronite, concerne la défense du *Trisagion* avec l'ajout «qui a été crucifié pour nous». Il contribue éventuellement à une meilleure compréhension de la situation des Maronites en Syrie à l'aube des croisades (fin XI-XII^e s.). C'est en particulier une tradition à laquelle font référence les deux auteurs dans la défense de leur *Trisagion* qui est envisagée ici.

Le *Trisagion* est une acclamation en usage dans la liturgie de toutes les Églises orientales, plus connue sous son nom grec: «Saint toi ô Dieu, Saint toi ô Fort, Saint ô toi qui n'es pas mort». La première référence spécifique au *Trisagion* a eu lieu au concile de Chalcédoine (451)¹.

Une addition à cette acclamation, ajoutée au V^e s. par le patriarche monophysite d'Antioche Pierre le Foulon: «qui a été crucifié pour nous», a été acceptée par beaucoup de Chalcédoniens en Orient, car elle a été employée par eux dans la région d'Antioche durant le patriarcat d'Éphrem d'Āmid (v. 527); de même cette addition était en usage parmi les Chalcédoniens à Chypre dans les premières décades du VII^e s. et selon Michel le Syrien fut la cause d'un schisme ouvert parmi les Chalcédoniens de Syrie en 747².

Cet ajout fut donc objet de controverse au VIII^e s., ses adversaires disant qu'ainsi on crucifiait la Trinité et ses tenants arguant du fait que cette acclamation s'adressait au Christ. C'est l'un des points de l'argumentation de Thomas de Kfarṭāb en réponse au patriarche melkite de son époque, reprenant ainsi à la fin du XI^e siècle l'ancienne polémique entre les deux partis maronite et melchite³.

A. PRÉSENTATION DES DEUX AUTEURS

Yaḥyā Ibn Ǧarīr al-Takrītī (XI^e siècle- m. v.1080)⁴ est un laïc syria-

1) MANSI, *Collectio conciliorum*, 6, 936 C, cité par Pierre-Edmond GEMAYEL, *Avant-messe Maronite*, Orientalia Christiana Analecta, 174, Rome (1965), p. 323.

2) Ce commentaire est de Sebastian BROCK, *An early Syriac life of Maximus the Confessor*, Analecta Bollandiana, t. 91 (1973), pp. 299-346, p. 323 note 9. Il cite J.B. CHABOT, *La chronique de Michel le Syrien*, 4 vol., Paris, 1898, II, pp. 492-3 = IV (syr.) pp. 457-8.

3) Voir à propos du *Trisagion* dans la liturgie maronite Sebastian P. BROCK, *The eclectic character of Maronite tradition*, Brooklyn, New York (1986), pp. 1-13.

4) Pour un résumé de sa biographie et ses œuvres voir G. GRAF, GCAL II (1947), pp. 259-263.

que jacobite originaire de Takrīt, ville située sur la rive est du Tigre au nord de Bagdad. Il a cependant étudié et vécu à Bagdad la majeure partie de son existence à une époque où la cité, capitale du califat Abbasside, a vécu la transition du pouvoir des mains des sultans buwayhīdes d'obédience chiite, à celles des nouveaux sultans Turcs seljukides, d'obédience sunnite (en 1055).

Un temps médecin à la cour des princes orthokides à Mayāfārkin, Yaḥyā s'est rendu en 1058 à Constantinople en territoire byzantin. À Bagdad, vraisemblablement à une époque ultérieure à son voyage, il a exercé parallèlement à sa profession de médecin celle d'astrologue et a écrit des œuvres qui se rapportent à ces deux disciplines. Yaḥyā s'est aussi intéressé à l'Histoire puisqu'il est l'auteur d'une Histoire universelle. Chrétien engagé, il a enfin entrepris d'écrire un «guide de la foi chrétienne», *al-Muršid*, visiblement adressé aux chrétiens jacobites de son époque afin de les instruire des fondements de leur foi et de les armer intellectuellement dans leurs débats avec d'autres groupes chrétiens, les Nestoriens et les Melkites, et d'autres groupes religieux, les Juifs, les Musulmans et les Sabéens. En cinquante-quatre chapitres, portant chacun sur un thème tels que «la communion», «la prière», «le sacerdoce», «la construction de l'église», l'auteur résume la tradition syriaque de son Église à son lecteur de Bagdad. Bien que sachant parfaitement le syriaque, cet homme polyvalent a écrit toutes ses œuvres en arabe pour ses contemporains.

L'identité de **Thomas de Kfartāb**, contemporain de Yaḥyā Ibn Ğarīr est moins documentée. La préface de son œuvre le dit évêque maronite de Kfartāb, petite ville située au sud d'Alep non loin d'Apamée. À la suite des violences de la première croisade en Syrie à partir de 1097, fuyant l'insécurité de son diocèse occupé par les Turcs seljukides, puis par les Francs, Thomas se réfugie vers 1108-9⁵ au Mont-Liban à Yānūḥ dans un village haut-perché des montagnes de Ğbayl où vraisemblablement se trouvait à l'époque le patriarche maronite, identifié par Ibn al-Qilā'ī (XV^e s.)⁶ comme étant Yūsif al-Ġirġisī (Joseph de Ġirġis).

Thomas aurait d'abord écrit une première mouture de son *Traité des dix chapitres* en 1089, soit neuf ans après la mort présumée de Yaḥyā Ibn Ğarīr

5) La préface de son œuvre dit: «Il comptait y rester six mois mais les armées franques attaquèrent Tripoli et la prirent». Or la cité a été conquise en 1109 quoique dès 1103, le comte Raymond de Toulouse avait commencé le siège de la ville.

6) Auteur maronite, dans sa lettre au patriarche Simon de Hadaht (1494), cf. Ibrahim HARFOUCH, *Risālat Ibn al-Qilā'ī lil-baṭriyark Šam'ūn al-Ḥadaṭī*, dans *al-Manārah*, N°3, 1932, pp. 99-106, 176-183, 260-263.

al-Takritī. Son œuvre se présente sous la forme d'une lettre polémique, écrite en langue arabe, adressée au patriarche melkite d'Antioche, Jean IV (1081-1118), en réponse à une lettre précédente de celui-ci. Tout en réaffirmant son adhésion aux décisions du concile de Chalcédoine, Thomas défend également le monothélisme, soit l'affirmation de deux natures humaine et divine dans le Christ mais d'une seule volonté.

Selon la préface du *Traité*, une première lettre qu'il aurait envoyée au patriarche melkite Jean à Antioche aurait été détruite par celui-ci et, alors qu'il était réfugié au Mont-Liban fuyant les violences de la première croisade, Thomas aurait réécrit son œuvre à la demande expresse d'un prêtre maronite. L'insécurité en Syrie et sur la côte libanaise se prolongeant, c'est probablement vers 1112 que Thomas délaisse Yānūḥ où il est dit qu'il a passé quatre ans et s'établit plus au nord dans la région de Besharré pendant deux ans. La préface de son œuvre ne nous renseigne pas plus sur l'auteur.

Ce traité monothélite, attribué à un auteur maronite de l'époque médiévale, a provoqué d'innombrables controverses quant à son identité chez les historiens maronites des siècles suivants soucieux de s'en démarquer et rendant presque impossible une approche sereine de son contenu. Thomas de Kfarṭāb ne serait pas maronite selon eux, mais un syriaque jacobite qui aurait «usurpé» une identité maronite. Le Franciscain maronite Ibn al-Qilā'ī (XV^e s.) est le premier à l'affirmer, repris par le patriarche historien Estéphan Duwayhī (XVII^e s.) et d'autres après eux.

Or, une comparaison entre nos deux auteurs du XI^e s. sur un point de controverse commun, le *Trisagion*, est intéressante à plus d'un titre notamment pour mieux connaître leurs identités respectives.

B. LE PARALLÈLE: UNE TRADITION APOCRYPHE

Yaḥyā Ibn Ḡarīr dans son «Livre du guide [de la foi chrétienne]» (*al-Muršid*), au chapitre 34 sur «La prière» dit ceci⁷:

فَأَمَّا مَا تَتْلُوهُ النَّصَارَى فِي آخِرِ كُلِّ صَلَاةٍ مِنَ التَّقْدِيسِ، فَإِنَّهَا ابْتِهَالٌ إِلَى الْمَسِيحِ.
فَأَمَّا مَا تُنْكِرُهُ الْمَلَائِكَةُ وَالنَّسْطُورِيَّةُ عَلَى الْيَعْقُوبِيَّةِ قَوْلُهُمْ «صَلَّيْتُ لِأَجْلِنَا»، فِي آخِرِ
هَذَا التَّقْدِيسِ، فَلَا وَجْهَ لَهُ.

7) Ms. Vatican Borgia arabe 227 (AD 1758), f. 271^v. Édition critique préparée par le P. Samir Khalil SAMIR, traduction française préparée par l'Auteur, dans un ouvrage à paraître bientôt.

لَأَنَّ الْمُفَسِّرِينَ قَاطِبَةً أَجْمَعُوا عَلَيَّ أَنَّ نِقَادِيمُوسَ وَيُوسُفَ الْبَلُوطِيَّ، لَمَّا كَفَنَّا الْمَسِيحَ وَحَنَطَاهُ، سَمِعَا الْمَلَائِكَةَ تَقُولُ:

«قُدُوسٌ أَنْتَ، يَا اللَّهُ، قُدُوسٌ أَنْتَ، يَا قَوِيٌّ، قُدُوسٌ أَنْتَ، يَا غَيْرَ مَائِتٍ».

فَقَالَا هُمَا: «صَلِّبْتَ عِوَضَنَا، فَارْحَمْنَا».

فَأَمَّا الْمَلَكِيَّةُ وَالنَّسْطُورِيَّةُ، فَلَا يَقُولُونَ فِي هَذَا الْمَوْضِعِ «صَلِّبْتَ عِوَضَنَا». فَأَمَّا فِي غَيْرِهِ فَيَقُولُونَ. وَكَيْفَ لَا يَقُولُونَ، وَعُقِدَ الدِّينُ عَلَيْهِ؟

«Quant à ce que récitent les Chrétiens à la fin de chaque prière de sanctification, c'est une imploration au Christ.

[Et] quant à ce que décrivent les Melchites et les Nestoriens chez les Jacobites quand ils disent: «*Qui a été crucifié pour nous*», à la fin de cette sanctification, cela n'a pas de sens.

Car les commentateurs sont tous d'accord sur le [fait que] quand Nicodème et Joseph al-Bulawūti (le sénateur)⁸ enveloppèrent tous deux le Christ dans son linceul et l'embaumèrent, ils entendirent les anges dire:

«Saint toi ô Dieu, saint Toi ô Fort, saint ô Toi qui n'est pas mort».

Les deux dirent alors: «*Tu as été crucifié pour nous, donne-nous ta miséricorde*».

Quant aux Melchites et aux Nestoriens, ils ne disent pas à cet endroit, «*tu as été crucifié pour nous*», mais ils le disent ailleurs; et comment ne le diraient-ils pas puisque le dogme s'est noué (conclu) sur cela?».

Yaḥyā Ibn Ġarīr défend donc l'ajout de la crucifixion au *Trisagion* dans l'Église jacobite par l'étrange argument que Nicodème et Joseph d'Arimatee, lorsqu'ils ensevelirent Jésus, entendirent les anges chanter le *Trisagion*, c'est alors que les deux hommes répondirent à cette acclamation: «*Tu as été crucifié pour nous. Donne-nous ta miséricorde*».

Ce même argument est évoqué par Thomas de Kfarṭāb dans son *Traité des dix chapitres*, aux neuvième et dixième chapitres consacrés tous deux à l'explication du *Trisagion*. Comme Yaḥyā Ibn Ġarīr, il y défend l'ajout de la crucifixion:

(المقالة التاسعة - في الثلاثة تقديسات)

في تفسير الثلث تقديسات، حيث تقولون: «قدوس الله، قدوس القوي، قدوس لا

8) Syriaque phonétisé en arabe. Le terme vient du grec «boulé», assemblée.

يموت، ارحمنا» وتعبرونا نحن لاننا نقول: «قدوس الله، قدوس القوي، قدوس لا يموت، صلبت من اجلنا ارحمنا»، وتقول عنا كل وقت ندخل عارض على اللاهوت...

(9° chapitre - à propos des trois sanctifications)

«Dans l'interprétation des trois sanctifications quand vous [les Melkites] dites: "Saint Dieu, saint le Fort, saint celui qui ne meurt pas, aie pitié de nous", vous nous calomniez parce que nous [les Maronites] disons: "Saint Dieu, saint le Fort, saint celui qui ne meurt pas, Tu as été crucifié pour nous, ait pitié de nous", vous dites sans cesse que nous introduisons un accident dans la nature divine»⁹.

Plus loin Thomas ajoute:

(المقالة التاسعة - في الثلاثة تقديسات)

ولم يستحق احد منكم مباشرة الروحانيين الذي جعلوا يرتلوا بالالحن مع الملائكة الذين هم، الشعب القديسين المختارين السريان يوسف وأخيه قلوبا والمومن الشريف نيقديموس ومن امن به عندما انزلوه من الصليب الكريم، وصارت العظية الجزيله لشعب السريان الذين شاهدوا مباشرة الملائكة وهم جميعهم مختلطين بجزارة ربنا السيد المسيح، لان المباشرات الروحانيين لم ينظرها الصالوبيين الذين كانوا يجذفوا: «ان كنت ابن الله انزل عن الصليب»، بل شاهدها السريان عند قول الملائكة: «قدوس الله، قدوس القوي، قدوس لا يموت»، فقالوا السريان: «صلبت من أجلنا، ارحمنا».

Personne de vous n'a été digne de voir les êtres spirituels qui chantaient avec les anges et qui constituent le peuple des saints et des élus, c'est-à-dire les Syriques, Joseph et son frère Cléophas, le noble et fidèle Nicodème et tous ceux qui ont cru en Lui lorsqu'il a été descendu de la sainte croix. Ce fut une grâce immense pour les Syriques de voir les anges, mêlés aux funérailles du Christ Notre Seigneur, car ces apparitions angéliques ne furent pas perçues par les crucificateurs qui blasphémaient en disant: "Si tu es le fils de Dieu descends de la croix"; mais ce sont les Syriques qui les ont vues quand les anges criaient: "Saint Dieu, saint le Fort, saint l'Immortel"; ils ajoutèrent alors: "Toi qui as été crucifié pour nous, aie pitié de nous"¹⁰.

Thomas de Kfartāb fait une dernière allusion à cette même tradition au dernier chapitre X de sa Lettre:

9) Charles CHARTOUNI, *Le Traité des dix chapitres de Tūmā al-Kfartābī*, éd. ar. et tr. fr., Dar el-Mašreq, Beyrouth (1987), p. 105 (ar. 157).

10) C. CHARTOUNI, *Le Traité des dix chapitres*, p. 107 (ar. 159).

(المقالة العاشره - في الثلاث تقديسات)

«... ولم لكم حجة بته ام دعاوى يشك بها انها مايله ام خارج احد من بيت اهل مارون عن الجامع المقدم ذكرها او اخرج من تلقين قلبه شيا زايد مثل انشقاق معلمكم مكسيماس المقطوع اليد واللسان على كثرة انشقاقه الملا عدوان ونفاق ويوسف وقلوبيا ونيقاديموس، هولاي الذين انزلوه عن الصليب وهم استحقوا يسمعا اصوات تلحين الملايكة معهم جميع واليهود والروم واليونانته لم يستحقوا انهم ينظروا الملايكة عند الصليب، لان كانوا يفتروا عليه».

(Dixième chapitre - les trois sanctifications)

«[D'après tout ce qui précède] vous n'avez aucune preuve ou accusation permettant de supposer que les Maronites se sont écartés des conciles précédemment cités ou ont inventé quelque chose de plus. Tel est le schisme de votre maître Maxime¹¹, à la main et à la langue amputée, à cause de son hérésie pleine d'agression et de mensonge. Joseph, Cléophas et Nicodème qui le descendirent de la croix, ont été dignes d'entendre les chants angéliques, alors que les Juifs, les Romains et les Grecs ne méritèrent pas de voir les anges lors de la crucifixion, du fait qu'ils le calomniaient»¹².

C. LA COMPARAISON DES DEUX VERSIONS

Quelles sont les différences entre ces deux versions?

1. Yaḥyā Ibn Ǧarīr mentionne deux personnages qui auraient entendu les anges: Nicodème et Joseph d'Arimatee, alors que Thomas de Kfarṭāb en ajoute un troisième, Cléophas, le frère de Joseph d'Arimatee.

2. Yaḥyā Ibn Ǧarīr cite les «commentateurs» comme source de cette tradition et garants de sa véracité, tandis que Thomas en parle directement, sans intermédiaire, comme une référence connue.

3. Chez Yaḥyā, les anges interviennent pendant que Nicodème et Joseph d'Arimatee enveloppaient le Christ dans un linceul et l'embaumaient. Chez Thomas de Kfarṭāb, c'est un peu plus tôt, au moment de la descente de croix.

4. La différence majeure et la plus intéressante se rapporte à ceux qui ont entendu l'acclamation des anges et leur ont répondu la fameuse phrase:

11) Maxime le Confesseur, anti-monothélite (VII^e s.). Sa biographie syriaque a été éditée par Sebastian BROCK, *An early Syriac life of Maximus the Confessor*, in *Analecta Bollandiana*, 91 (1973), pp. 299-346

12) C. CHARTOUNI, *Le Traité des dix chapitres*, p. 111 (ar. 163).

«Toi qui as été crucifié pour nous». Dans le récit de Yaḥyā Ibn Ğarīr, seuls Nicodème et Joseph d'Arimatee ont entendu le chant des anges et leur ont répondu. Chez Thomas de Kfarṭāb ce sont «tous les Syriaques», ainsi que Joseph et son frère Cléophas, Nicodème et tous ceux qui ont cru au Christ alors qu'il était descendu de la croix. Mieux encore, non seulement ils ont entendu les anges mais les ont vu. Et ce sont les Syriaques seuls qui ajoutèrent alors: «Toi qui a été crucifié pour nous, aie pitié de nous».

En étudiant de plus près ces deux extraits écrits par deux auteurs chrétiens à environ une vingtaine d'années et dans deux régions distinctes, Bagdad et le sud d'Alep, on se rend compte que la même tradition invoquée est atténuée, presque effleurée, chez l'auteur jacobite alors qu'elle est plus détaillée et vigoureusement défendue chez le Maronite. L'épicentre de la tradition au XI^e s. est la Syrie plutôt que l'Iraq.

Des différences plus profondes apparaissent: il s'agit essentiellement du «nous» et du «vous» évoqués par les deux auteurs:

- Pour Yaḥyā Ibn Ğarīr à Bagdad le «vous», c'est-à-dire l'adversaire sur ce point controversé, désigne les Nestoriens et les Melkites, tandis que pour Thomas de Kfarṭāb dans la région d'Alep, le «vous» désigne les Melkites en un premier temps en la personne de Jean IV leur patriarche d'Antioche à qui sa Lettre est adressée¹³, puis au fil de son argumentation il leur adjoint les *Yūnānā* (les Grecs), les *Rūms* (les Romains-byzantins) et les Juifs, tous crucificateurs du Christ, qui n'ont pas perçu les apparitions angéliques.

- Quand au «nous» victime des calomnieurs, pour Yaḥyā Ibn Ğarīr c'est exclusivement sa propre communauté jacobite, alors que pour Thomas de Kfarṭāb, le «nous» calomnié désigne en un premier temps les Maronites, puis au cours de son argumentation ce «nous» se mue pour devenir «nous, les Syriaques» opposés aux autres; «nous, les Syriaques» qui avons eu la grâce d'entendre et de voir les anges au moment des funérailles du Christ et qui seuls, avons eu le privilège de leur répondre.

C'est ce dernier point qui éclaire l'identité de Thomas, évêque maronite de la région d'Alep: qui désigne-t-il dans l'expression «nous, les Syriaques»?

Tout au long de son œuvre, Thomas fait usage de ce terme plusieurs fois, pour désigner les Maronites; ainsi le couvent de Mārūn, qui signifie «les demeures du Seigneur» est «le couvent des Syriaques»¹⁴. «Nous, les

13) Celui-là même qui aura affaire aux Francs de la première croisade en 1098.

14) C. CHARTOUNI, *Le Traité des dix chapitres*, p. 93.

Syriaques nous sommes toujours demeurés fidèles à la foi orthodoxe... élaborée par les cinq conciles»¹⁵. Plus loin il ajoute «quant à nous, nous avons été appelés Maronites du nom du couvent de Mārūn», créant volontairement la confusion entre les vocables de «Maronites» et de «Syriaques». Seuls les «croyants syriaques» ont été témoins du miracle de l'eau et du sang lorsque le Christ en croix fut transpercé de la lance «puisqu'une source de vie, de pardon et de baptême jaillit de lui»¹⁶. Il semble vouloir opposer aux Melkites, qu'il assimile volontiers à ceux qui parlent grec, non seulement les Maronites qu'il définit en deux passages comme ceux qui se sont ralliés au monastère de Mārūn et dont il serait le représentant en Apamène en Syrie, mais tous les Syriaques. Son discours est d'ailleurs qualifié dans la préface par le patriarche melkite d'Antioche de «discours d'un Syriaque de Syrie»¹⁷. Il est probable que Thomas inclus dans cette appellation «nous les Syriaques» pour l'épisode du *Trisagion* non seulement les Maronites mais aussi les Jacobites unis dans un front commun contre un seul adversaire en Syrie, les Melkites.

Un ouvrage maronite du XI^e siècle, antérieur à Thomas, est le «Kitāb al-Nāmūs» (le Livre de la Loi). Il a été traduit, dit la préface, du syriaque à l'arabe par un métropolitain David, en 1059. Cette œuvre a été fréquemment copiée par les Maronites à l'époque médiévale, preuve de sa popularité. Or, dans un passage, David dit: «La plupart des Syriaques, qui sont nos coreligionnaires et la plupart des Jacobites et des Nestoriens...»¹⁸. Voilà deux évêques maronites de Syrie du XI^e siècle qui se réfèrent tous deux plus volontiers aux membres de leur communauté comme «syriaques» que comme «maronites». Est-ce pour éviter une référence au couvent de Maroun qui avait été détruit «sur ordre du sultan» au début du X^e siècle?

De toute manière, ce débat théologique relancé à leur époque ne serait qu'un aspect d'un fossé culturel et politique plus profond entre «Grecs» et «Syriaques» dans le contexte d'une Syrie du Nord incluant Antioche, occupée par les Byzantins depuis plus d'un siècle (969), mais non Alep; fossé entre Antioche grecque et l'Apamène «syriaque» toujours soumise pendant ce temps (X-XI^e s.) à des dynasties locales musulmanes arabes. On sait que la liturgie des Melkites d'Antioche a subi pendant ce temps d'occupation byzantine une importante influence de la part du clergé de Constantinople. Le

15) C. CHARTOUNI, *Le Traité des dix chapitres*, pp. 94-95.

16) C. CHARTOUNI, *Le Traité des dix chapitres*, p. 110.

17) C. CHARTOUNI, *Le Traité des dix chapitres*, p. 76.

18) Antoine JOUBEIR, *Kitāb al-Hudā, Essai*, Imp. Kreim, Jounieh (1974), p. 109

patriarche melkite Jean ignorait l'arabe; désireux de prendre connaissance de la réponse de Thomas, il demande à ses conseillers de la lui traduire en grec¹⁹. Les «Syriaques» de Syrie de Thomas de Kfarṭāb, Jacobites et Maronites, apparaissent alors unis dans une même opposition à cette «gréçisation» des Melkites; regroupés non plus autour d'une appartenance communautaire ecclésiale, mais d'une appartenance «culturelle» syriaque opposée à une autre «grecque».

L'unification de la Syrie soumise vers 1085 aux Turcs seljukides remet ensemble Antioche et l'Apamène, et permet aux chrétiens de reprendre leurs chères discussions théologiques, et par là, de redéfinir leurs marques dans un contexte politique nouvellement bouleversé. Ce contexte changera encore douze ans plus tard lors de l'irruption des Francs en Orient. A sa version originale adressée à Jean patriarche d'Antioche en 1189, Thomas rajoute visiblement des références aux Francs, les nouveaux venus de son époque en Syrie, dans sa deuxième version du «Traité» écrite au Mont-Liban. De manière significative il met les Francs dans son camps, celui des Maronites, des Jacobites, des Éthiopiens, des Nubiens, des Coptes et des Arméniens contre les Melkites.

D. ORIGINE ET EXPLICATIONS DE CETTE TRADITION APOCRYPHE ET SON USAGE CHEZ LES SYRIAQUES JACOBITES ET LES MARONITES

L'argument est le même chez les deux auteurs pour justifier l'ajout de la crucifixion au *Trisagion*. Il consiste à dire que lors de la descente du Christ en croix, certains entendirent les anges chanter cette acclamation et en réponse, ils répondirent la fameuse phrase «Toi qui a été crucifié...».

Cette tradition se rapporte à un écrit apocryphe antérieur au IX^e siècle. En effet, à cette époque déjà, un auteur syriaque jacobite de la région de Mossoul s'en fait l'interprète. Il s'agit de Moïse Bar Képha, évêque de Bar-Rumma, auteur de traités théologiques et liturgiques en langue syriaque souvent cité par Yahyā Ibn Ġarīr dans *al-Murṣid*. Il faut avouer que l'explication de Moïse Bar Képha est beaucoup plus claire, et cela est normal, que celle des nos deux auteurs jacobite et maronite du XI^e siècle qui s'en font l'écho beaucoup plus tardivement.

Bar Képha situe d'abord l'origine de cette sanctification dans la liturgie: elle aurait été inspirée par le prophète Isaïe qui a eu une vision extraordinaire

19) C. CHARTOUNI, *Le Traité des dix chapitres*, p. 75.

et entendu les séraphins chanter: «Saint, Saint, Saint, Dieu Sabaoth»²⁰. Cependant, ajoute Moïse Bar Képha, «d'autres disent» que quand le Christ en croix rendit son dernier soupir, les saints séraphins vinrent ensemble autour du corps du Christ et chantèrent cette hymne, mais ne dirent pas «Toi qui a été crucifié pour nous»; «ils laissèrent cette partie», commente Bar Képha, «et à juste titre, car ce n'était pas pour eux qu'Il a été crucifié, mais pour toute la race humaine». C'est alors, poursuit le commentateur, que Joseph le Conseiller qui était présent eut l'esprit illuminé et ajouta aux chants des séraphins: «Toi qui as été crucifié pour nous...»²¹.

Bar Képha cite encore deux autres origines possibles au *Trisagion*, l'une remonterait à Ignace d'Antioche qui aurait imposé cette acclamation, et l'autre à un oiseau qui, sur les rivages de la mer, la chantait tout le temps²².

Quant à l'importance de cette tradition apocryphe chez les Maronites, elle semble ancienne et en même temps plus prononcée chez eux. Si Thomas s'en fait l'écho à la fin du XI^e siècle, on la retrouve également dans leur liturgie et dans un opuscule attribué à Jean Maron²³.

Diverses traditions concernant le *Trisagion* sont mentionnées par le patriarche maronite Estéphan Duwayhī (XVII^e s.) dans son livre remarquable «Manārat al-aqdās» où il explique la liturgie maronite en la replaçant dans son contexte antiochien. Il cite notre tradition apocryphe parmi d'autres se rapportant au *Trisagion* en disant:

«Quant aux gens de l'Orient (*ahl al-Šarq*), ils disent que cette acclamation est née lorsque l'on descendit le corps du Seigneur de la croix. Nicodème le contempla, mort, et s'étonna que celui qui par sa parole avait expulsé les démons, ressuscité les morts et accompli de nombreux miracles et à qui le Père du ciel a dit qu'Il était son fils, ait changé et soit envahi par la mort. Il l'appela avec sincérité en disant: «Où se trouve ta force ô Seigneur ?». Celui-ci se tourna alors vers lui en souriant car la divinité n'avait pas quitté le corps. Et il entendit les anges l'acclamer d'en haut en disant: «Saint Dieu, saint le Fort, saint celui qui ne meurt pas», alors Ni-

20) Is 6:3.

21) Richard Hugh CONNOLLY- H.W. CODRINGTON, *Two commentaries of the Jacobite liturgy (Moses Bar Kephā)*, London (1913), p. 26.

22) Isaac d'Antioche (V^e s.) a écrit un long poème sur un perroquet qui répétait le *Trisagion* au milieu du marché de la ville d'Antioche: éd. P. Bedjan, pp. 737-788, cf. Richard Hugh CONNOLLY- H.W. CODRINGTON, *Two commentaries*, p. 27, note 2.

23) Notamment à la suite de «l'exposé de la Foi» de Jean Maron, opuscule syriaque du Ms. Syr. Paris, 203, copié en 1470 A.D., voir Jean Maron, *Exposé de la Foi et autres opuscules*, éd. Michel BREYDY, C.S.C.O. 497, SS 209, Louvain (1988).

codème éleva sa voix en disant: «Ô celui qui a été crucifié pour nous, aie pitié de nous».

Pour Duwayhī, cette tradition est celle de «*ahl al-Šark*» les «habitants de l'Orient», par opposition aux *rūms* (byzantins) chrétiens de Constantinople; il reprend ainsi le même clivage exprimé par Thomas de Kfarṭāb entre «Syriaques» d'Antioche et «Grecs» Byzantins.

Duwayhī précise ailleurs que l'histoire apocryphe de Nicodème répondant aux anges est écrite «avec les acclamations qui s'ajoutent aux psaumes du prophète David dans la version syriaque (*la Pshiṭā*)». Elle est également évoquée chez les Maronites dans le *Sūgṇō* [en syriaque] du matin du Grand Samedi (Samedi Saint):

[en syriaque] «Joseph s'approcha, prit son corps de Pilate et le fit descendre. Alors on entendit le fracas de la gloire parmi les anges et les gens; et tandis qu'il le descendait, les foules célestes glorifiaient par leurs alléluias en disant: *saint saint*; et les créatures furent abasourdis car il s'étendit parmi les morts, que son nom soit glorifié»²⁴.

Cette tradition concernant l'ajout de la crucifixion au *Trisagion* est également citée dans la liturgie maronite dans un *qolō* du Samedi Saint:

«Aujourd'hui, les anges, Joseph et Nicodème, chantent: *Saint Tu es, ô Dieu; Saint Tu es, ô Fort; Saint Tu es, ô Immortel. Ô Christ, crucifié pour nous, aie pitié de nous*».

On la trouve également dans une anaphore de la consignation du calice, qui se célèbre le Vendredi de la Crucifixion, en usage chez les Maronites. Après le *Trisagion* avec adresse au crucifié,

le peuple dit: *Tout plein de vénération, Joseph descendit le corps de Notre Seigneur de la croix, signifiant que l'honneur d'Israël était passé.*

Le prêtre: *Les rangées de feu et d'esprit se tinrent dans l'épouvante et la crainte, lorsque Joseph descendit le corps de Notre Seigneur de la croix.*

Le peuple: *Autour du tombeau du sauveur, les anges du ciel ont chanté la gloire et les créatures terrestres proclament avec eux: Bénie soit ta mort qui nous a sauvés*²⁵.

24) Iṣṭifān AL-DUWAYHĪ, *Manārat al-aqdās*, éd. Rašid ŠARTŪNĪ, 2 vol., imp. catholique Beyrouth (1895), rééd. sans lieu ni date, ici vol.1, pp. 516-518.

25) Youakim MOUBARAC, *Pentalogie Maronite*, 5 tomes, le Cénacle Libanais, Beyrouth, 1984, ici sa tr. fr. de cet extrait t. IV, p. 82.

CONCLUSION:

LA POPULARITÉ DU TRISAGION DANS LES FRESQUES DU LIBAN

Cette tradition syriaque, jacobito-maronite, concernant le *Trisagion* est très bien illustrée au Liban dans des fresques de l'époque médiévale (XII^e-XIII^e s.): Dans l'église maronite de Baḥdidāt (Jbayl) dans le cadre d'une «déisis», de part et d'autre d'un Christ assis ayant à sa droite sa mère, la Vierge Marie, et à sa gauche saint Jean Baptiste, sont peints des séraphins brandissant un écriteau sur lequel est écrit en syriaque: «*qadš, qadš, qadš*». Une inscription en syriaque mentionne au-dessus de ces figures leur identité exacte: «*srōfē*» (séraphins).

Dans l'église de Saint Dimitri à Kusba dans le Koura (plaine avant Tripoli, Liban), une autre *déisis* avec les mêmes personnages et les mêmes séraphins brandissent un écriteau en langue grecque contenant la même acclamation: «*Agios, Agios, Agios*»²⁶.

C'était probablement le peuple des fidèles, qui en lieu des Syriaques, Joseph et Nicodème ajoutait: «Ô toi crucifié pour nous...».

La reproduction picturale du *Trisagion* au Mont-Liban en syriaque et en grec montre bien sa popularité dans les milieux chrétiens à l'époque médiévale, et une claire affirmation que cette hymne dans ce contexte était adressée au Fils, et non à la Trinité. Il est frappant de constater combien ces fresques du Liban correspondent aussi à un commentaire sur l'eucharistie de Denys Bar Salibi (XII^e s.), évêque syriaque jacobite d'Āmid (Diyarbékir):

« ...Le prophète Isaïe a vu l'un [des trois] de la Sainte Trinité, le Fils, qui allait être incarné, assis sur un trône élevé avec les Séraphins se tenant autour de Lui (Is. 6:12). Jean l'Évangéliste en fut témoin, disant qu'Isaïe a vu la gloire du Fils et a parlé de Lui... »

En couvrant leurs faces, [les séraphins] indiquent qu'ils ne comprennent pas l'éternité du Fils. En couvrant leurs pieds, ils montrent qu'ils ne comprennent pas non plus l'incarnation. En volant avec deux ailes [il est

26) Les deux fresques sont reproduites dans Levon NORDIGUIAN, J.C. VOISIN, *Châteaux et églises du Moyen Âge au Liban*, éd. Terres du Liban, Beyrouth (1999), pp. 230, 225.

*indiqué] qu'ils Le glorifient et Le sanctifient continuellement. En criant
"Saint" trois fois, ils indiquent qu'Il est un des trois hypostases*²⁷ .

CERP - B.P. 324
Antélias - **LIBAN**
Tél.: +961-3-738734
E-mail: rayjom@inco.com.lb

Ray JABRE MOUAWAD

27) Baby VARGHESE, *Dionysius Bar Salibi: Commentary on the Eucharist*, SEERI, Kotayyam, India (1998), tr. ang. p. 61.